
Détails de la fête célébrée à Châlons-sur-Marne pour l'inauguration du temple de la Raison, lors de la séance du 17 pluviôse an II (5 février 1794)

Citer ce document / Cite this document :

Détails de la fête célébrée à Châlons-sur-Marne pour l'inauguration du temple de la Raison, lors de la séance du 17 pluviôse an II (5 février 1794). In: Tome LXXXIV - Du 9 au 25 pluviôse An II (28 janvier au 13 février 1794) pp. 299-302;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1962_num_84_1_37055_t1_0299_0000_2

Fichier pdf généré le 15/05/2023

l'ennemi le plus cruel de tout gouvernement populaire, et élever, sur les débris fumants de l'erreur et de la superstition, des autels à la Raison, a nommé, dans sa séance du 10 nivôse, des Commissaires pour se rendre auprès des autorités constituées, et les engager à interposer l'autorité que la Loi leur a remise, afin d'établir dans l'enceinte de la Commune un Temple à la Raison. Les Autorités constituées accueillirent favorablement les délégués de la Société; ils obtinrent d'après son vœu, la ci-devant église Notre-Dame, antique refuge du fanatisme, pour y placer la majestueuse statue de la Raison; et la société fut chargée de se donner tous les soins nécessaires pour parvenir à célébrer dignement cette ancienne divinité, qu'on ne révère que dans le gouvernement du Sage. D'après cette autorisation, elle nomma une commission de 8 membres, pour lui présenter un projet de fête, et faire tous les préparatifs nécessaires.

Signé : JOSSE (présid.), OSTOME, GOUBEAU,
STEPHENS (secrétaires)
et CAPITAINE (trésorier).

[Projet de la fête, proposé par 8 commissaires]

La fête a été annoncée dans toute la Commune la veille au soir; à cet effet, la retraite a été battue par tous les tambours et sonnée par les trompettes des dépôts cantonnés à Chaalons, dans tous les quartiers de la ville.

Le lendemain au point du jour, elle a été pareillement annoncée par la générale qui a été également battue et sonnée dans tous les quartiers : l'artillerie n'a point joué, afin de réserver la poudre pour détruire les satellites des despotes.

La ci-devant église Notre-dame a été, faute de tems et de moyens, provisoirement nettoyée et préparée pour sa nouvelle destination, et dans son ci-devant sanctuaire il a été érigé un piédestal surmonté de la Statue symbolique de la Raison, il est d'architecture simple, franche et décoré seulement d'une table renfoncée, portant cette inscription :

Fais à autrui ce que tu veux qui te soit fait.

Il étoit flanqué de deux trons de colonnes surmontés de deux cascolettes antiques et en bronze, d'où sortirent des fumigations d'encens pendant toute la cérémonie : en avant et au bas d'un peron de trois marches, étoit placé un autel de forme antique, destiné à recevoir les emblèmes que les divers groupes qui composèrent le cortège avoient à y déposer; sur les quatre faces des piliers quarrés du sanctuaire, étoient appliqués quatre consoles saillantes pour recevoir les bustes de Brutus, le père des Républiques et le modèle des Républicains; de Marat, le fidèle ami du peuple; de Lepelletier, mort pour la République; et d'un quatrième qui étoit l'immortel Châlier.

A neuf heures précises du matin, le rassemblement général se fit aux promenades du jard, autrement dites les promenades de la Liberté; les corps militaires et les groupes destinés à former le cortège y avoient leurs places indiquées : des Commissaires pris dans le sein de la Société, les disposeront dans l'ordre et conformément à l'impulsion qui leur a été donnée par un Ordonnateur général aussi pris dans le sein de la Société.

ORDRE DE MARCHÉ

Un détachement ou piquet de cavalerie, tant gendarmes nationaux qu'hussards amalgamés ensemble, pour resserrer de plus en plus les liens de la fraternité, ont ouvert la marche, et sur un guidon on lisoit ces mots :

La Raison nous guide et nous éclaire.

Il étoit suivi de la compagnie des Canonnières de Chaalons, précédée d'une bannière avec cette inscription :

Mort aux Tyrans.

Cette compagnie étoit suivie d'un char garni de chaînes brisées, sur lequel étoient six prisonniers de guerre et quelques blessés soignés par un chirurgien; ce char portoit devant et derrière deux bannières avec ces deux inscriptions :

Première. *l'Humanité est une vertu Républicaine.*

Deuxième.

*Ils étoient bien trompés
en se battant pour des tyrans.*

Ce char étoit accompagné par deux détachements de gardes nationaux et de troupes de ligne complètement armés.

Les tambours groupés ensemble suivoient et étoient suivis par quatre sans-culottes portant un superbe faisceau surmonté d'une flâme tricolore sur laquelle on lisoit ces mots :

*Soyons unis comme lui,
rien ne pourra nous vaincre.*

Quarante citoyennes vêtues de blanc, et décorées de rubans tricolores entouroient le faisceau, et portoient chacune un large ruban tricolore qui étoit attaché à son extrémité.

Le bonnet de la Liberté couronnoit cette flâme, et des jeunes gardes nationaux accompagnant ce faisceau, portoient en mains divers guidons sur lesquels on lisoit différentes devises analogues à cette mémorable fête.

A la suite marchaient des groupes de gardes nationaux et de troupes de lignes mêlés ensemble fraternellement et amicalement unis, bras dessus et bras dessous, chantant des hymnes à la Liberté, et portant avec eux deux bannières sur lesquelles ont lisoit les inscriptions suivantes :

Première. *Notre Union fait notre force*

Deuxième.

*Nous exterminerons
jusqu'au dernier des despotes.*

Ici étoit placée la musique militaire des différents dépôts réunis, jouant à tour de rôle avec les tambours qui étoient en avant pendant la marche du cortège, cette musique étoit suivie d'un char à l'antique, orné de branches de chêne, portant un couple sexagénaire, avec une banderole sur laquelle on lisoit ces mots :

Respect à la Vieillesse.

La Société populaire marchoit ensuite précédée de sa bannière portant ces mots, surmontés de l'œil de la surveillance :

*Nous veillons au maintien de la Liberté
et du bonheur public.*

On voyoit à sa suite des groupes d'enfans de l'un et de l'autre sexe portant des corbeilles de fruits et des vases de parfums, accompagnant un char attelé de deux chevaux blancs, conduisant une jeune femme allaitant un enfant couché sur ses genoux, et à ses côtés un groupe d'enfans de différens âges, il étoit précédé d'une bannière avec cette inscription :

Ils sont l'espoir de la Patrie.

Le char portoit une banderole tricolore avec cette inscription :

*La mère vertueuse
doit produire des défenseurs à la Patrie.*

Marchoit ensuite un groupe de citoyennes décorées de rubans tricolores, portant un étendard avec cette inscription :

L'austérité des Mœurs affermira la République.

Tous ceux qui composoient ce groupe, étoient vêtus de blanc, ainsi que les conducteurs du char, et tous étoient ornés de rubans tricolores.

Suivoient les Comités de surveillance des sections de la commune de Chaalons, groupés à la suite les uns des autres, ayant en front quatre bannières portant les noms de ces sections, et ayant pour emblèmes des doigts sur la bouche pour exprimer le secret, et une autre bannière portoit cette inscription :

*Notre établissement purgeat la Société
d'une multitude de gens suspects.*

La section de la République passa la première; elle accompagnoit un char conduit par deux chevaux blancs, et par deux conducteurs piétons vêtus à la Romaine; on voyoit dans le char une femme vêtue de même, représentant la République avec ses attributs, sur le devant de ce char à l'antique paroissoit un pavillon tricolore, portant ces mots :

Gouvernement du Sage.

Marchoit ensuite la section de l'Egalité, accompagnant une charrue attelée de deux bœufs, guidés par un laboureur en habit de travail; un couple assis dessus portoit un étendard sur lequel étoit écrits ces mots d'un côté :

Honneur à la Charrue.

Et de l'autre côté,

Respect à l'amour conjugal.

L'Inspecteur principal et tous les employés aux magasins militaires formoient un groupe qui suivait la charrue; deux étendards étoient portés dans ce groupe, le premier avoit ces mots pour devise :

Subsistances militaires.

Et le second :

*Notre activité
produit l'abondance dans nos armées.*

La section de la Liberté suivoit, accompagnant des groupes de Citoyens, d'artistes et d'ouvriers de tous genres et de toutes espèces; chacun d'eux portoit un instrument ou un outil relatif et analogue à son art, et sa profession : ce groupe étoit précédé d'un étendard tricolore, avec cette inscription d'un seul mot :

Souverain.

Enfin marchoit la section de la Fraternité, consolant des groupes de convalescents, ayant près d'eux leurs Officiers de santé : cette section avoit pareillement à son centre un caisson de l'hospice de la Montagne et découvert, conduisant des blessés pour la défense de la Patrie, qui paroissoient soignés et pansés par des Officiers de santé, qui bandoient leurs blessures; elles étoient recouvertes en partie de leurs bandes ensanglantées, et ce caisson portoit en tête une bannière avec cette inscription :

*Notre sang ne cessera jamais de couler
pour le salut de la Patrie.*

A la suite des Comités suivoient quatre Citoyennes vêtues de blanc, et décorées de ceintures tricolores, portant les attributs des quatre saisons qu'elles représentoient.

Après les quatre saisons étoit le Représentant du Peuple au sein des Autorités constituées, civiles et judiciaires, revêtues de leurs marques distinctives, et au milieu d'elles étoient portés par des citoyens sur des brancards drapés à l'antique, la constitution et les bustes de Brutus, Marat, Lepelletier et Chalier; chaque membre tenoit à la main un épi de bled, et sur la bannière qui précédoit les Autorités constituées, on lisoit cette inscription :

*De l'exécution des loix
naissent la prospérité et l'abondance.*

Les Autorités constituées étoient suivies des divers états-majors de la garde nationale Châlonaise et des troupes de ligne qui sont cantonnées à Chalons, ils étoient précédés d'un bannière avec son emblème et cette inscription :

Détruire les tyrans ou mourir.

Les enfans naturels de la Patrie de l'un et l'autre sexe étoient ensuite conduits par une femme portant à sa main une bannière avec cette inscription :

La Patrie nous adopte, nous brûlons de la servir.

Enfin les vieillards représentés par les vétérans sans armes, formoient un groupe et étoient précédés de deux bannières, sur lesquelles on lisoit ces inscriptions :

*Le jour de la Raison et de la Liberté
embellit notre terme.*

*La République Française, honnore la loyauté,
le courage, la vieillesse, la piété filiale,
le malheur; elle remet le dépôt de sa constitution
sous la garde de toutes les vertus.*

Après le groupe des vétérans suivoit un char attelé de quatre baudets qui traînoient les restes de la féodalité, comme armoiries, etc. ainsi que

des emblèmes de la superstition dans laquelle nous avons été trop long-tems plongés, et sur le devant duquel étoit un homme figurant un pape décoré de sa thiâre et de son pallium, ayant deux cardinaux pour accolites; il y avoit devant et derrière le char deux écriteaux dont le premier portoit ces mots :

1^{er} Les préjugés passent.

Et le second :

2^e La raison est éternelle.

Le cortège étoit fermé par un piquet de cavalerie, tant gendarmes nationaux qu'hussards amalgamés ensemble, trompette en tête, et sur son guidon on lisoit ces mots :

Le gouvernement Français est révolutionnaire jusqu'à la paix.

Le tout étant ainsi ordonné et marqué à chaque corps et groupe destinés à former le cortège, on parti du jard à dix heures précises, on passa sur le pont tournant, on traversa le cours qui est à sa suite pour aller gagner la rue de la Société populaire, où l'on fit une pause pendant laquelle on chanta la chanson de la Montagne et autres chansons patriotiques.

Par un à-gauche, on se porta par le pont-putte-Savatte dans la place du Marché, et de-là sur la place de la Liberté, où l'on fit une seconde pause, et on chanta les trois couleurs de la Patrie, etc.

Sur le perron de la maison Commune, il étoit construit et peint une montagne, au haut de laquelle étoit placé un Hercule qui défendoit un faisceau de 14 pieds de hauteur, un drapeau tricolore le surmontoit sur lequel étoit écrit en gros caractère :

A la Montagne, les Français reconnoissans.

Au bas de la montagne couloit une source d'eau pure tombant par diverses cascades; douze Montagnards armés de piques et la tête ceinte de couronnes civiques étoient cachés dans ses antres : le cortège arrivait sur la place, au dernier couplet de la marche des Marseillais, les Montagnards sortent doucement de leur antre sans se montrer entièrement, et lorsqu'on eut chanté aux armes citoyens, ils coururent chercher leur hache pour défendre leur retraite, ils se postèrent de différens côtés vers les défilés de la montagne, mais apercevant le char de la féodalité et du fanatisme traîné par des ânes mitrés, ils coururent vers eux, la hache en main, arrachèrent les mitres, chappes et chasubes qui les décorent, ainsi que le pape et ses accolites et les enchaînèrent au char de la Liberté. Pendant ce tems, on joua une charge militaire; alors se fit entendre la chanson de la carmagnole; cependant les montagnards voyant d'autres chars arriver et feignant de croire que ce ne fût une suite de celui du fanatisme, s'avancèrent en colonne au-devant du premier qu'ils aperçoivent, c'étoit le char de la Liberté; ils renversent leur hache en signe de respect, et la musique joua la marche des mariages samnites : alors un brancard surmonté d'un fauteuil garni de guirlandes se présente, la Déesse descend de son char, s'assoit sur le fauteuil et fut portée par huit montagnards jusqu'au pied de la montagne; elle étoit suivie de deux nymphes, dont l'une portoit un drapeau tricolore, et l'autre la déclara-

tion des droits de l'homme : ils montent sur la montagne ayant préalablement marchés sur les fatrats de la noblesse et de la superstition, qui furent ensuite brûlés au grand contentement de tous les citoyens, et gravissant la montagne entourés du Représentant du peuple Phleiger, alors présent à cette fête, et des montagnards qui représentoient ses collègues, la musique joua où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille: arrivés au sommet la déesse fut couronnée par les grâces, ensuite un drapeau tricolore fut déployé, et on chanta les trois couleurs de la Patrie, et toujours sur la montagne on chanta : quand le soleil du haut des monts, etc. Lorsque le cortège descendit, la déesse s'arrêta à la source, un vase lui fut présenté par le président de la Commune, elle bu de l'eau de la Montagne, en présenta ensuite au Représentant du peuple, à tous les membres des autorités constituées, à tous les citoyens et officiers des différens corps présens qui tous burent à la santé de la République, une et indivisible, et de la montagne. La déesse replacée sur son fauteuil fut portée jusqu'à son char par huit montagnards, quatre autres se placent à ses côtés, la hache levée, pour en éloigner les profânes, les autres furent se placer avec les corps administratifs, comme pour annoncer que les dignités ne s'accordent qu'à la vertu.

De-là et par la rue de vaux on gagna le Pont-des-Viviers par le Quai de la comédie, au bout duquel, par un à-droite on arriva en remontant le second Quai, devant le Temple de la Raison.

Arrivé devant le Temple, le piquet de cavalerie en tête sonna aux champs; les canonniers passerent outre, et furent conduire leurs pièces sur la place de la Liberté, et revinrent prendre dans le Temple la place qui leur étoit destinée; les groupes tenoient le milieu du Temple et furent déposer sur l'autel et aux pieds de la statue, les attributs, bannières et emblèmes dont ils étoient chargés, les groupes des chars descendirent aussi à la porte du Temple, et leurs conducteurs passerent outre pour conduire leurs chars sur la place de la Liberté.

Tous les musiciens se réunirent derrière l'autel, ainsi que les chanteurs; au moment où le cortège entroit dans le Temple, l'orgue se fit entendre par une ouverture bruyante, et pendant ce tems, la Société Populaire, les Autorités constituées, les Comités de surveillance, le souverain et les groupes ci-dessus décrits se rangèrent et furent placés en face à une certaine distance de l'autel de la Raison.

La musique militaire, exécuta des hymnes à la Raison, à la Liberté, à la haine des tyrans et à l'amour sacré de la Patrie. Après quoi le Président de la Société Populaire prononça le discours inaugural, celui de la Commune, celui du Département, celui du District, le Représentant du Peuple et le général Debrun, prononcèrent les discours ci-après.

Leurs harangues finies, diverses hymnes patriotiques furent répétées et accompagnées par la musique militaire, après quoi et devant l'entrée du Temple, les trompettes annoncèrent que la fête de l'inauguration et la cérémonie étoient terminées.

Le soir un feu d'artifice fut tiré sur la montagne, un bouquet sembloit annoncer la reconnaissance qu'ont tous les Français aux présents montagnards, qui furent solennellement re-

connus être les sauveurs de la République; ensuite un bal eut lieu, et la fraternité se fit deux fois connoître dans un seul jour. Chaque citoyen concourant à cette belle journée, donna des preuves de son civisme, tous firent le serment de vivre libres ou de mourir.

Signé Jolivet, Depaquit, Baillet, Pelletier, Gerdy, Boyer, Profinet et Regnault.

[Discours du cⁿ Josse, membre du départ., présid. de la Sté popul.]

Enfin il est arrivé ce jour heureux, où l'homme rendu à lui-même, vient ici abjurer ses antiques erreurs, où l'homme si longtemps avili et dégradé, reconnoissant sa dignité première, vient au temple consacré à la raison, rendre un hommage éclatant à la nature. Le fanatisme attaqué jusques dans ses derniers repaires est forcé de lâcher prise devant le génie de la Liberté, comme les ombres de la nuit devant l'aurore radieuse.

En vain il relève dans certaines contrées de la République un front sourcilieux que la foudre a mille fois sillonné... En vain de ses chants lugubres, il frappe encore quelques voûtes gothiques et cherche à fasciner plus longtemps les yeux d'un peuple abusé... En vain il appelle à grands cris l'erreur, la superstition et les préjugés... En vain il évoque du fond de ses noirs abîmes, les ombres barbares des François I^{er}, des Henri II... Des Médicis... des Charles IX... Des Louis XIV... En vain il secoue sur le sol de la Liberté les torches ensanglantées et palissantes; le voile ténébreux dont il cachoit ses forfaits innouis est déchiré... Le génie tutélaire qui préside au bonheur de la France, a dit : je veux la lumière, et la lumière s'est faite : à l'instant l'on vit la raison comme autrefois *Jupiter Olympien* descendre de la *Montagne sainte*, au milieu des éclairs et des tonnerres, à sa vue, l'enthousiasme s'empare de l'opinion publique, les autels imposateurs qu'environnoient les assassinats, les poisons, les parricides, les autels de sang et de fureur sont renversés, et leurs lambeaux livrés aux flammes... Tel l'on vit n'agueres les masses informes de nobles, de ministres, de parlementaires, de financiers, se heurtant, se culbutant entr'elles, rentrer tumultuairement dans le cahos d'où elles étoient sorties, lorsque la Liberté et l'Égalité, ces filles de l'Olimpe descendant du ciel... Tel l'on voit aujourd'hui le fanatisme entouré de ses débris qui attestent son impuissance, se déchirer lui-même de ses mains sanglantes et accélérer sa chute par ses propres attentats; et la raison triomphante parée de ces rapides conquêtes élever majestueusement son trône sur ses ruines fumantes;... Le Français devenu libre a senti l'erreur funeste dans laquelle il a été plongé; il a senti le ridicule qu'il y avoit de placer un homme perdu de vices entre l'homme et son auteur, un médiateur entre lui et l'Être Suprême : l'homme devenu libre est devenu un être pensant élevé par la sublimité des conceptions philosophiques devenues familières à un peuple qui a reconquis la plénitude de ses droits imprescriptibles et inaliénables, fatigué des impostures grossières par lesquelles les prêtres ont trop long-temps abusé de sa crédulité et bercé son enfance; il rougit d'avoir été si long-temps enveloppé dans les langes du fanatisme, et avec cet élan qui le caractérise, il a

brisé avec mépris ces honteuses entraves qui s'opposaient à l'exercice naturel de ses facultés; libre de l'exercice de sa souveraineté, il ne veut désormais d'autre maître que la loi... D'autre guide que la morale, d'autre dieu que l'Être Suprême... D'autre sacerdoce que celui de ses magistrats... Alors !... Oui... Alors il est venu déposer sur l'autel de la Patrie, ses vases gothiques que la crédulité de nos ayeux avoient amoncelés dans les temples trop long-temps consacrés à la superstition; alors il est venu sacrifier volontiers au bonheur pur dont il commence à jouir, ces joujoux, ces hochets ridicules qui insultoient à l'Être Suprême, il n'a plus voulu que ces attributs d'un luxe sacerdotal servissent plus long-temps à son culte, puisqu'il n'exige que la pratique des vertus sociales et morales.

Cependant, Citoyens, je ne crains pas de le dire. Dans ce temple où il est permis pour la première fois de faire entendre la vérité, il en est qui n'ont pas encore rénoncé à leurs anciennes erreurs; les uns sont retenus dans cet essort salutaire par la crainte, les autres par la pusillanimité; il est parmi vous des malveillants qui tour-à-tour superstitieux, intolérants, hypocrites raffinés, abusent des ames faibles et de la disposition des esprits pour arrêter la marche rapide de la révolution et le triomphe de la raison; oui... Il en est qui, dans leurs projets horribles et insensés, ont osé concevoir la liberticide espérance d'en faire un prétexte pour nous ramener au despotisme par les convulsions de la guerre civile; ici par la superstition, cette fille de l'ignorance et du délire, ils cherchent à étouffer le génie de la Liberté; là par l'hypocrisie, ils tendent des pièges à tout ce qui les environne, tournent en ridicule les plus belles actions, et se font un jeu criminel de tromper, de trahir jusques la vertu même; par-tout, par leur intolérance ils compriment, ils mutilent la vérité toutes les fois qu'elle veut se montrer; par-tout à l'aide de cette trinité infernale, ils font trembler les ames foibles, et cherchent, mais en vain, d'en imposer aux forts; ... Les scélérats... Ils font plus dans leur délire impardonnable, ils répandent des inculpations d'athéisme et affectent ces êtres immoraux de craindre le renversement de la morale universelle; et par une bizarrerie inconcevable, ces monstres qui n'ont jamais été connus que par les crimes de leur ambition et de leur insatiable cupidité, s'établissent tout-à-coup les défenseurs d'une religion qu'ils n'ont jamais pratiquée, et les soutiens de la vertu qu'il n'ont jamais connue; et par une hypocrisie detestable, ces hommes qui n'agueres, ont voulu soutenir les derniers efforts du despotisme expirant, ces ennemis déclarés des droits sacrés de l'humanité, aux yeux de qui toute tentative d'un peuple vers la Liberté étoit un attentat; ces hommes qui se régardoient comme des être privilégiés, qui vouloient voir la terre entière à leurs pieds, eux qui, j'ose le dire, rendoient la divinité même complice de leurs forfaits, osent encore se prétendre médiateur entre nous et l'Éternel: vous les oppresseurs du peuple qui tyrannisiez le faible, trompiez l'ignorant, séduisiez l'innocence, corrompiez la vertu, favorisiez le vice, vous... qui dans votre insatiable avidité engloutissiez la substance du pauvre pour satisfaire vos caprices, couvrir vos passions et étouffer s'il vous eût été possible, dans les excès d'un luxe effréné, les remords